Père et Seigneur pour vous présenter les vœux que nos cœurs d'Oblats forment pour vous, bien-aimé Père. Soyez heureux dans votre sublime charge ; que l'accomplissement de vos multiples devoirs vous soit un bonheur ; et que tous vos nombreux enfants concourent à vous rendre heureux. Nos vœux et nos prières sont aussi pour les Révérendissimes Pères qui, sous votre direction, président aux destinées de notre chère Congrégation...

Je vous prie, Monseigneur et bien-aimé Père, d'agréer l'expression des sentiments de filiale affection et d'entier dévouement de la part de vos enfants de la Mission Saint-Joseph, qui implorent, en retour, votre paternelle bénédiction. Et je reste moi-même de Votre Grandeur, bien-aimé Père, le très humble et le très obéissant serviteur en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée,

Alphonse DUPORT, *O. M. I.*



II. — Mission du Rosaire, Lac de l'Ours [1].

Monseigneur et bien-aimé Père, — Lors de mon retour au Rosaire, le 19 août, je trouvais les Indiens Flancs-de-Chiens groupés autour de la Mission.

Ils y restèrent encore quelque temps, et nous pûmes ainsi chanter deux grand'Messes (deux dimanches de suite). Ils s'approchèrent tous des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie ; j'administrai le Sacrement d'Extrême-Onction à une vieille femme; et je bénis un mariage. Le second dimanche, une quinzaine d'Esquimaux, la plupart païens, venus du *Barren Land*, se joignirent aux Indiens pour la Messe, — ce qui me fit une assez respectable assemblée, pour la place.

(1) Lettre du R. P. Pierre FALAIZE, à Monseigneur notre Révérendissime Père Général, adressée de la Mission de Notre-Dame du Rosaire, *Great Bear Lake*, N. W. T., Canada, à la date du 25 octobre 1923.

Ces Esquimaux étaient venus se réapprovisionner en cartouches, et ils devaient repartir immédiatement. Bien que je n'eusse pas encore eu le temps de moisir sur place, je voulus tenter la chance et les accompagner.

A cause de moi, ils retardèrent leur départ d'une journée. Je fis mes préparatifs et ramassai les petits bibelots jugés les plus indispensables, — le moins possible, car, lorsqu'on voyage, en été, dans le *Barren Land*, la grande Terre stérile, il faut tout porter sur son dos ou celui des chiens, et cela pendant des jours et des jours, selon les chances de la chasse.

Je ne songeais nullement à emporter ma chapelle, et je le dis à Gabriel Katouktok, mon premier catholique et guide fidèle.

— « Mais si, Père », répondit-il, « il faut prendre la chapelle ; les Esquimaux aiment la Messe..., tous les Esquimaux », ajouta-t-il, en scandant chaque syllabe.

Bien stupéfait d'une telle déclaration, je hasardai encore :

— « Mais c'est lourd... »

« *Takîounin*, peu importe ; il y a beaucoup d'Esquimaux », répondit-il.

Pas très convaincu, je préparai, cependant, ma chapelle pour un mois d'absence ; mais, en particulier, je me demandais comment on s'en tirerait.

Le moment du départ venu, deux païens, que je n'avais jamais vus auparavant, se chargent de ma chapelle et se relaient, ensuite, pendant trois jours, jusqu'au premier campement un peu important. Les autres prennent qui mes couvertures, qui mon sac à linge, qui mes provisions et ma tente. Bref, il ne me reste que ma carabine ; mes deux chiens eux-mêmes n'ont rien à porter, — le premier jour, du moins. Puis la caravane partit pour le désert...

* * *

Hommes, femmes et enfants, chacun prit une charge proportionnée à ses capacités. Ils portent leur bagage sur le dos, à l'aide de deux cordes en peau de phoque, —

l'une passant sur le front, l'autre emprisonnant le haut des bras à hauteur de poitrine.

Par-dessus la part qui leur échoit, les mamans embarquent les enfants trop jeunes pour suivre la caravane. Pauvres mères ! Elles voyagent, des jours entiers, avec un poids de près de 100 livres sur le dos.

Les chiens, semblables à des mulets nains, un bissac rempli fixé sur leur échine, suivent leur maître. Ces petits animaux peuvent porter ainsi, des journées entières, des charges de 40 à 50 livres, — ce qui ne les empêchera pas de se battre entre eux, furieusement, au camp et même en cours de route.

Bien différente, certes, est la vie des chiens esquimaux de celle des mignons toutous, comme on en voit ailleurs, vrais enfants gâtés de la race canine. Rarement battu, il est vrai, et ordinairement bien nourri, — ce en quoi il diffère, énormément, du chien indien — le chien esquimau n'a de repos, ni en été ni en hiver. Transformé en bête de somme durant quatre mois environ, il redevient animal de trait durant le reste de l'année, lorsque la neige couvre la terre ; il doit alors haler, par monts et par vaux, de longs et lourds traîneaux.

Les Esquimaux aiment leurs chiens et les considèrent un peu comme étant de la famille. Les noms, qui se perpétuent depuis des générations, passent successivement des hommes aux chiens et des chiens aux hommes. C'est, peut-être, un signe de leur croyance à la métempsycose, bien que je n'aie obtenu, là-dessus, aucun renseignement explicite. J'ai vu une famille — et c'est ma première et seule famille catholique — qui, perdant un chien, donna son nom à un enfant qui venait de naître et puis, perdant un de ses proches, transmit son nom à un petit chien.

Il arrive assez souvent que, dans un même camp, un ou plusieurs Esquimaux et un ou plusieurs chiens portent le même nom ; et — comme, ordinairement, ici comme ailleurs, les conversations roulent sur le prochain — un étranger peut s'y méprendre et appliquer aux hommes ce qui est dit sur le compte des chiens et, réciproquement, aux chiens ce que l'on attribue aux hommes...

* * *

Me voici donc en route pour la terre mystérieuse que l'on appelle *Barren Land* ou Terre Stérile, royaume du froid, où la nature se montre si avare de ses dons et où une population, fort clairsemée, vit dans des habitudes et par des moyens qui paraissent si étranges aux habitués de la vie civilisée.

Le premier jour du voyage s'accomplit, en partie, dans les bois ; mais les arbres devenaient de plus en plus rares et de plus en plus courts. Finalement, à la nuit tombante, nous campâmes là où il n'y en avait plus. Nous étions bien dans le *Barren Land.* Nous continuâmes notre chemin, le jour suivant, sans revoir un seul arbre.

Qui plus est..., du 28 août au 30 septembre, nous voyageâmes dans différentes directions, selon le caprice des caribous, nos fournisseurs attitrés ; mais nous ne rencontrâmes pas, davantage, un seul arbre.

La Terre, maudite de DIEU, ne devait produire que des ronces et des épines. Celle-ci ne donne même pas cela : elle ne produit rien ou à peu près rien. Jusqu'à une certaine distance des bois, on trouve, même avec abondance, de petites baies sauvages, — surtout, des raisins d'ours et des graines de corbeau — dont les indigènes sont très friands ; mais, plus on s'éloigne dans le désert proprement dit (du moins, pour la partie que j'ai parcourue), les plantes qui les produisent deviennent de moins en moins fécondes, jusqu'à être complètement stériles.

La végétation générale n'atteint pas trois pouces, — sauf, parfois, au fond des vallons, où de courageux petits saules rabougris, tordus et demi-morts, s'élèvent à deux ou trois pieds. Souvent, sur de grandes étendues, on ne voit que la roche nue, dépourvue même de mousse et de lichen.

Si l'on grimpe sur une hauteur un peu élevée, pour avoir une vue d'ensemble, on aperçoit un chaos indescriptible de collines escarpées et de vallons profonds, de rochers tourmentés, de petits lacs, de ruisseaux et de

ravins. On dirait que les anges, préposés à la formation de cette partie du monde, se sont pressés d'en jeter les éléments pêle-mêle et les ont, ensuite, abandonnés dans le plus beau désordre.

Jusqu'ici, je n'ai vu qu'une vallée, un peu importante, où l'herbe crût avec une certaine abondance. Là, paissaient encore, il y a dix ou quinze ans, de nombreux bœufs musqués — aujourd'hui, complètement disparus de cette partie du *Barren Land*, par suite du gaspillage et de l'imprévoyance des indigènes. On voit encore, épars de-ci de-là, les ossements et les cornes énormes de ces gros animaux.

Cependant, dans cette terre de désolation, il y a une oasis, un long ruban d'arbres, qui s'étale au milieu du désert, entre l'extrême pointe de la Baie Dease, sur le Lac d'Ours, et la Rivière au Cuivre. En hiver, lorsque les roches sont couvertes de neige et les ravins comblés par les bourrasques, cette oasis apparaît comme une grande île au milieu d'une mer glacée. C'est pourquoi les voyageurs l'ont appelée *Big Stick Island ;* les Esquimaux, eux, l'appellent *Aliarhévik* (l'Épinettière). Là, ils ont établi leur camp de concentration ; les différentes bandes, qui ont chassé le caribou, tout l'été, dans le désert, s'y réunissent, en automne, pour se reposer, en attendant l'ouverture de la chasse aux fourrures, et dépenser en commun leurs provisions. Là, ils travaillent le bois et fabriquent leurs traîneaux ; puis, le temps venu, — c'est-à-dire, lorsque le tapis de neige cache les roches — ils se rendent à la côte, où ils passent l'hiver, dans leurs fameux *iglous* ou maisons de neige, et chassent les phoques. Cependant, l'an dernier, encouragés par l'abondance des caribous et des renards blancs, un certain nombre d'entre eux sont restés, tout l'hiver, à Aliarhévik. Un plus grand nombre se proposent de renouveler l'expérience, cette année. C'est qu'ils commencent aussi à apprécier le feu et à préférer un poêle à la lampe à huile de phoque ; de plus, l'établissement de deux marchands à la Baie Dease leur est d'un précieux appoint.

La Providence a, certainement, ses vues dans ce mouvement ; et j'essaie d'en profiter, pour inculquer à mes braves gens quelques notions religieuses.

* * *

La vie — dans ce désert, aussi bien en été qu'en hiver, — présente des difficultés, que très peu de Blancs ont essayé d'affronter, auxquelles les Indiens (pourtant, accoutumés à la misère) ne s'exposent guère, mais que les Esquimaux, qui ont vu pis, trouvent tout naturel de vaincre.

La subsistance d'une bande en marche tient toute au bout du fusil ; et ce sont les caribous, ou rennes sauvages, qui doivent la fournir. Quelques-unes de ces innocentes bêtes se montrent-elles dans l'horizon visuel de la troupe : aussitôt les chasseurs déposent leurs bagages, que les femmes embarqueront par-dessus leur propre fardeau, et, sans délai, commence une poursuite acharnée, qui dure, parfois, fort longtemps. Si elle est couronnée de succès, on établit le camp à proximité. On reste sur place, un ou deux jours, jusqu'à consommation complète ou, en cas d'abondance, jusqu'à ce que la viande, découpée et séchée au soleil, soit devenue assez légère pour être ajoutée aux bagages. Parfois, les chasseurs font une cache, sous un amas de pierres, à l'abri de la pluie et des loups, — cache en vue de l'avenir, car les Esquimaux sont les plus prévoyants des races indigènes. Puis, de nouveau, ils vont tenter la chance dans une autre direction.

Ainsi, les jours succèdent aux jours. Et les Esquimaux s'en vont gaiement, sans souci apparent, riant de tout et à propos de tout — d'un oiseau qui passe, d'un chien qui geint, d'un coup d'adresse, aussi bien que d'une chute dans les rochers ou d'une blessure qu'ils se font à eux-mêmes.

Dans une circonstance semblable, un Monsieur, établi à la Baie Dease, me dit :

— « Curieux peuple, tout de même ! D'autres, à leur

place, se mettraient à jurer et à sacrer ; eux, ils rient ! »...

Une autre difficulté, qu'ils résolvent assez bien, c'est de cuire leurs aliments, — car les Esquimaux, malgré la réputation qui leur en est faite, mangent relativement peu de chair crue. Cependant, le cas échéant, ils peuvent faire des repas complets de viande crue de caribou ou de poisson, surtout en hiver, lorsqu'elle est gelée ; mais, en été, s'ils le peuvent, ils font toujours cuire leurs aliments, — excepté, ordinairement, les graisses d'animaux et la moelle, qu'ils absorbent, telles quelles, en quantités effrayantes pour un civilisé.

En été, les Esquimaux, assez surchargés de bagages, — fusil, munitions, tente et piquets de tente, peaux, vêtements et tous les ustensiles jugés les plus indispensables — ne songent, nullement, à transporter un poêle, de camp en camp. D'ailleurs, ils ne trouveraient pas de combustible pour l'alimenter. Ils suppléent au bois et au charbon, à l'aide de deux ou trois espèces de plantes résineuses, qui ne s'élèvent pas au-dessus du sol et qu'on trouve, parfois, en abondance parmi les rochers. Ces plantes ont l'avantage de brûler vertes, mais il en faut des quantités pour conduire un pot-au-feu à point.

Les Esquimaux disposent leur feu, en plein air, entre plusieurs roches plates ; s'ils n'ont pas de chaudière, ils rôtissent la viande au bout de leur bâton de voyage ou sur une roche préalablement chauffée. Ordinairement, ils ont une chaudière, car ils sont amateurs de viande bouillie et grands buveurs de bouillon gras.

Les seuls jours pénibles pour un Esquimau, dans le désert, sont les jours de pluie, lorsqu'il ne peut sortir de sa tente et que son combustible est trempé d'eau. Il fait alors quelque travail intérieur : grattage de peaux de caribou, fabrication d'habits ou de quelque outil en corne ou en os. L'Esquimau ne reste jamais absolument oisif.

* * *

Durant le mois de septembre, nous avons eu, au moins, autant de mauvais jours que de bons : pluie, vents et

giboulées à satiété. J'ai trouvé certains jours bien longs, sans livre et sans occupation possible, — ma seule ressource étant de rester au lit, pour me tenir chaud...

Le 30 septembre, enfin, la bande se dirigea vers *Big Stick Island*, où plusieurs autres étaient déjà réunies. Peu à peu, le nombre s'en augmenta encore, si bien qu'actuellement il y a là 70 personnes ; plusieurs familles sont encore, dit-on, dans le désert.

Tous m'ont fait bon accueil, et ils semblent contents de me voir parmi eux. Comme la plupart sont décidés à passer l'hiver dans les environs, je leur ai dit que, moi aussi, je resterais. Je l'ai dit : je le ferai, — ce n'est pas sans frissonner un peu, cependant, à la pensée de passer l'hiver en tente, au centre du *Barren Land*, bien que j'aie du bois en abondance (relative)...

Déjà octobre touche à sa fin ; et, bientôt, ils vont se disperser, autour de l'oasis, pour trapper. Dès que la terre sera suffisamment couverte, j'irai à la Mission chercher un poêle et quelques provisions pour mon hivernement. Et en avant !...

* * *

Je n'ai jamais vu l'homme de la nature de si près que durant ces deux mois de séjour dans le *Barren Land ;* il faudrait être bien indulgent, pour le dire séduisant. L'Esquimau — qui se montre si gentil et presque civilisé, dans un fort de traite — dépose vite toute contrainte, chez lui, dans le désert.

Cependant, ils me respectent tous et cherchent, réellement, à me faire plaisir ; aussi aimé-je assez ces grands enfants, pour leur consacrer le reste de mes jours...

Les Esquimaux que j'ai sous les yeux viennent de différents points de la côte, mais surtout de la Terre Victoria — que ses habitants, de leur propre aveu, ont presque désertée, en ces dernières années. Il y a une sorte d'émigration du nord au sud, qui se concentre au fond du Golfe du Couronnement, avec une avant-garde dans le *Barren Land*, — justement, le groupe dont je m'occupe présentement.

Selon la diversité des provenances, on trouve différents types d'Esquimaux. Les uns sont plus grands et d'apparence plus dégagée et plus souple ; d'autres ont la tête plus allongée, — ce qui prouverait, peut-être, certains mélanges anciens avec d'autres races ou avec les débris des explorations venues s'échouer dans les glaces polaires. Mais le type le plus commun est court de taille, large d'épaules, poitrine bien pleine, tête grosse avec menton et nez courts, lèvres épaisses, pommettes saillantes et front légèrement fuyant. Les cheveux, sans exception, sont noirs et gros, les poils de la moustache et du menton rares et raides ; je n'ai encore rencontré qu'un seul homme qu'on puisse dire réellement barbu.

Les hommes ont différentes manières de se couper les cheveux, — ce qui, apparemment, différencie l'origine. Les uns se rasent, complètement, le sommet de la tête et gardent leurs cheveux, dans toute leur longueur, autour des oreilles et de la nuque ; d'autres, au contraire, taillent leurs cheveux en coupole, gardant le sommet de la tête bien garni et dénudant les oreilles et la nuque. Les jeunes — qui, comme partout ailleurs, cherchent à se singulariser — commencent à se raser toute la tête, ne gardant qu'une petite houppe sur le front.

Personne, par ici, ne se perce les joues, pour y incruster des cailloux ou des os, comme font les Esquimaux du Delta du Mackenzie — ou, plutôt, comme ils le faisaient, car, là aussi, les jeunes s'émancipent.

Les femmes sont d'apparence aussi massive que les hommes et sont capables de se livrer aux mêmes travaux. Elles ont l'habitude de se tatouer la face, les mains et les avant-bras. Elles portent, ordinairement, deux ou trois lignes bleues sur les pommettes, partant de la base du nez pour rejoindre les oreilles ; trois ou quatre lignes de même couleur s'étalent, en éventail, sur le menton ; de même, au-dessus du nez, sur le front, et, du coin des yeux, part une autre ligne, sur laquelle plusieurs autres tombent, obliquement, en forme de pointes de flèches. Quant aux tatouages des mains et des bras, je ne les ai jamais dénombrés.

Ici encore, il semble que ce soit déjà le passé ; les demoiselles et les jeunes dames se dispensent de ces décorations...

L'Esquimau n'est vraiment beau que dans sa première jeunesse. Les enfants — dont les parents, sans exception, prennent le plus grand soin, pour ce qui regarde la nourriture et les habits — ont une grande apparence de santé. Gras et dodus, avec une bonne petite figure bien rosée, ils font plaisir à voir. Et ils conservent ces bonnes couleurs jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'âge adulte ; alors, ils prennent une couleur jaune mat, qui n'est plus celle de l'innocence.

Ces pauvres enfants — qui présentent, naturellement, d'heureuses dispositions — sont affreusement gâtés par leurs parents, qui suivent, absolument, tous leurs caprices. Ce sont les maîtres, dans une tente, et l'on doit leur donner tout ce qu'ils demandent : allumettes, pipes, couteaux, fusils même. C'est merveille qu'il ne leur arrive pas plus d'accidents et qu'ils ne soient pas plus méchants.

* * *

Ces Esquimaux ont assez peu d'enfants : un, deux ou trois. Je n'ai rencontré qu'une seule famille de quatre. Ils étaient dans l'habitude de supprimer ceux qui devaient être une surcharge ; il semble que cette monstruosité ne soit plus aussi fréquente ou, du moins, plus aussi publique. Je pense que les générations un peu anciennes élevaient un plus grand nombre d'enfants ; par exemple, si je prends mes premiers chrétiens, l'homme a encore, au moins, trois frères et une sœur, sur une dizaine qu'ils ont été, et la femme a encore quatre frères et deux sœurs, issus de la même mère.

Ce qui paraîtrait être une cause d'infécondité dans ce peuple consiste dans le fait que les mamans allaitent leurs enfants jusqu'à l'âge de six ou sept ans ; tous ceux au-dessous de cet âge, que j'ai rencontrés, tètent encore. Cependant, je ne saurais dire que les mères agissent ainsi avec une mauvaise intention. Ce qui les excuse, c'est

leur régime de vie forcé : les Esquimaux, en effet, vivent presque exclusivement de gibier, — nourriture trop forte pour les bébés — et, jusqu'à ce que ceux-ci soient en âge et en force, le lait d'une mère supplée aux bouillies et nourritures légères que l'on ne peut procurer à ces petits êtres.

Une particularité de ce peuple, particularité qui pose un grave problème en ce qui concerne sa conversion et sa perpétuation, c'est l'infériorité numérique de la gent féminine. Dans tous les camps que j'ai vus, la proportion des femmes est de un sur trois. En arrivant ici, j'ai trouvé un groupe de 61 unités dont 16 femmes mariées, deux jeunes filles et deux petites filles au-dessous de 10 ans, — ces deux dernières pour faire contrepoids à 12 petits garçons du même âge.

* * *

Le costume primitif des Esquimaux — et qui est encore le plus commun, bien qu'ils commencent à acheter des vêtements de laine et de coton — est en peau de caribou, assouplie mais non tannée et encore garnie de sa toison.

Celui des enfants est un vêtement, non pas sans couture, mais d'une seule pièce ; et il est double. Il a deux trous pour les mains, un pour la tête, et une fente de nécessité. Lorsqu'il s'agit d'introduire un de ces petits êtres dans son habit, on le fait, d'abord, coucher sur le dos ; la maman entr'ouvre le capuchon, les pieds passent les premiers, et le petit est, bientôt, dans son sac ; un cordon resserre le col, et le capuchon se rabat sur les oreilles. Le premier vêtement se met les poils retournés vers l'intérieur ; un second de même forme, mais beaucoup plus riche en décorations, et avec les poils retournés vers l'extérieur, se met, par un procédé analogue, pardessus le premier. Des chaussettes et des mitaines, de même étoffe, et des souliers, en peau de phoque, complètent l'habillement.

Le costume des hommes et des femmes est, jusqu'à un certain point, le même ; et lui aussi est double.

Hommes et femmes portent, immédiatement sur la peau, un vêtement de poils retournés vers l'intérieur, pantalon à pont coupé aux genoux et retenu aux reins par une lanière, avec une veste coupée court au-dessus. Le second vêtement, poils à l'extérieur, diffère un peu du premier. Le pantalon est de mêmes forme et dimension ; mais la veste à capuchon est plus longue et, ordinairement, terminée par une large et longue queue.

Un profane pourrait se demander l'utilité de cet appendice. Voici : un Esquimau veut-il s'asseoir sur la neige, la glace ou la terre, il replie sous lui cette partie de son vêtement et évite ainsi les inconvénients de l'humidité.

La veste extérieure diffère beaucoup, pour la partie supérieure, chez la femme ; elle possède un très grand capuchon, un large col et d'immenses épaules. En hiver et même, souvent, en été, les mamans introduisent leur progéniture dans ce col et ce capuchon ; et le petit être, tenu bien chaudement, considère le monde de haut, par dessus les épaules de sa mère, ou bien dort son sommeil d'innocent. Hommes et femmes terminent leur habillement avec des bottes molles et des mitaines. Sur tout leur vêtement extérieur, on voit de multiples décorations, toujours soigneusement travaillées et, parfois, très élégantes.

Ces Esquimaux commencent à acheter des étoffes de laine et de coton; mais ils n'en font pas, toujours, l'usage qu'on pourrait croire. Un mouchoir, par exemple, n'est pas du tout pour les besoins du nez : il servira, ordinairement, de coiffure. De même, une chemise, pour eux, n'est pas du tout un vêtement de dessous : dans les grandes circonstances, un Esquimau tiendra à montrer qu'il a une chemise, et il la mettra, par-dessus son vêtement de poils, à la façon d'une blouse, mais il ne la rentrera jamais dans son pantalon.

Les Esquimaux n'aiment pas à porter des étoffes de laine ou de coton immédiatement sur la peau. Portées ainsi, disent-ils, elles deviennent des refuges à poux. En cela, ils n'ont point tout à fait tort ; les Indiens, qui agissent différemment, sont littéralement couverts de

ces parasites, tandis que les Esquimaux en ont relativement peu. Cette divergence nuit, considérablement, aux bonnes relations des deux peuples ; et les Esquimaux expriment tout leur mépris et leur répugnance dans le nom dont ils se servent pour désigner les Indiens : *Itkraléréit* (Lentes de vermine). Ceux-ci, pour répondre à cette appellation injurieuse, n'ont encore trouvé que *Ennakré* (Pieds ennemis)...

* * *

Tout ce qui vit dans le *Barren Land*, en automne, s'empresse de se couvrir d'une épaisse couche de graisse en vue de l'hiver. L'homme ne fait pas exception à cette règle.

L'Esquimau, durant ce temps, chasse et mange, mange, mange. S'il a la chance de tuer des caribous gras, il engloutit de la graisse à la livre, sous toutes formes, — cuite ou crue, solide ou liquide, gelée ou saignante.

La cuisine esquimaude est affreusement grasse et graisseuse, — surtout, en voyage. Ils emportent avec eux le moins d'ustensiles possible, — souvent une seule chaudière, jamais lavée, pas d'assiettes, pas de fourchettes, — les couteaux suffisent à tout. La viande est laissée dans la chaudière ou déposée sur une roche, et chacun se sert avec ses doigts, puisant ou rejetant dans la chaudière, à sa guise. Quant au bouillon, s'il est trop chaud, les plus pressés trempent le fond de leur gobelet dans la sauce, le lèchent et le retrempent jusqu'à ce que le liquide soit assez refroidi pour que l'on puise hardiment.

Si, dans la bande, se trouve un personnage de marque, — un Blanc, par exemple (en l'occurrence un Père missionnaire) — il pourra avoir le privilège de posséder en propre assiette, gobelet et fourchette ; mais, avec ces touche-à-tout, ce ne sera jamais pour son usage exclusif, ni même pour leur usage naturel. Lorsque ces instruments auront servi, s'il y a de l'eau chaude, on les lavera pour lui (s'il les lavait lui-même, il froisserait profondément ses hôtes) ; s'il n'y en a pas, et c'est souvent, la langue

remplacera et le liquide et le torchon. Et il ne faut pas faire trop de grimaces. Pour être bien avec eux, il faut rire, plaisanter, manger du gras, du gras, du gras, et ne pas voir trop clair ou, du moins, agir tout comme.

Mes catholiques sont un peu plus civilisés, et, avec eux, les choses se passent un peu autrement, — tout en laissant, parfois, à désirer mieux. Mais, dans un camp comme le camp actuel, il faut aller dans toutes les tentes, avec ou sans invitation, à l'esquimaude, et là il faut être de taille à avaler des couleuvres en riant. Les Esquimaux, dans un camp, sont parfaits communistes pour la mangeaille. Une chaudière a-t-elle fini de bouillir dans une tente, la maîtresse pousse aussitôt un cri : *Naw-naw !* ou bien *Auyor torellé !* La dernière syllabe n'est pas sortie, que tous, hommes et femmes, petits et grands, accourent et s'entassent dans la tente et se servent. Souvent, les maîtres n'auront pas un morceau de reste ; mais ils n'en sont pas moins heureux et souriants, sûrs qu'ils sont de se servir les premiers, et copieusement, lorsque la voisine poussera son cri de guerre. Et cette scène se répétera, dans la journée, autant de fois qu'il y a de tentes.

Si je fais mine de m'abstenir, il n'est pas rare qu'on envoie un enfant pour me quérir, ou même on fera cuire une pièce de gras choisie, qu'on m'invitera à déguster ensuite. Il n'est point bon de refuser ; et je ne le fais jamais, sans promettre de revenir, dans la journée même ou le lendemain.

Lorsqu'une nouvelle famille arrive dans le camp, tous, riches ou pauvres, lui font un présent en viande ; mais les nouveaux venus, en retour, partagent immédiatement leur provision de gras et leurs meilleurs morceaux. C'est, d'ailleurs, une pure formalité, car tout sera dévoré en commun, d'après le protocole ordinaire (1)...

(1) Je ne veux pas parler ici de leur moralité et de leurs habitudes privées. Ils commettent des immoralités dont ils ne se rendent pas compte ; ils posent d'autres actes, qui passeraient pour immoraux en d'autres milieux ; eux ont grandi avec ces habitudes, et ils seraient surpris et même scandalisés, si on leur faisait remarquer un mal là où ils n'en voient point. En somme,

* * *

Cette année, j'ai remarqué de grands changements dans leurs dispositions à mon égard. L'heure de la grâce aurait-elle, enfin, sonné pour ces pauvres enfants des glaces ?

Je suis, certainement, l'homme important du camp ; mes faits et gestes sont rapportés, interprétés, discutés. Si nous sommes loin encore de l'acquiescement de la foi, du moins ce n'est plus ni l'indifférence ni l'hostilité.

Les plus stylés d'entre eux m'appellent *Father ;* d'autres, moins habitués aux sons anglais, disent *Fara* ou *Fala ;* quelques-uns me donnent le nom de *Khablunar*, le Blanc, ou même de *Khablunar âlouk*, le Blanc d'importance (bienfaisante ou malfaisante ?) (1). Actuellement, ils ont tendance à m'appeler, familièrement, *Innouk nouar*, le petit Esquimau.

Dans leurs bons moments, ils disent volontiers « qu'il y a trois marchands Blancs au Fort, mais qu'ici il n'y a que des Esquimaux » (moi compris !).

Et j'ai saisi des propos comme celui-ci : « Il est bon, il rit comme un Esquimau. » — Rire comme un Esquimau ne passerait pas, partout, pour un trait d'esprit. Mais autres pays, autres mœurs.

J'ai encore entendu : « Il ne se fâche jamais. » — Ceci est très important. Ils sont bien agaçants, parfois, au superlatif ; mais il faut garder le sourire, qu'ils vous écoutent ou vous méprisent ou vous tournent en dérision.

Durant ces deux mois, ma patience a, quelquefois, été mise à rude épreuve, et même, durant la dernière quinzaine, il a fallu jouer serré. De nouveau, les nuages semblent dissipés ; mais la tempête peut revenir, d'un moment à l'autre, et emporter plus que des poussières...

---

je crois qu'ils sont beaucoup plus moraux qu'on ne le suppose ordinairement — et, certainement, plus que ne le seraient beaucoup de civilisés, si on les mettait, subitement, dans les mêmes conditions de vie.

(1) Ils appelaient, également, ainsi *Ilogor* ou *Iloror*, le Père LeRoux.

* * *

Dès mon arrivée dans ce camp, l'un des principaux parmi ces Esquimaux mais qui a toujours eu mauvaise réputation, Komick, m'invita à prendre le thé dans sa tente. Il me soigna bien, parla peu (c'est son habitude), puis, avec émotion, — chose extraordinaire chez cet homme impassible, — me tendit un petit livre :

— « Où l'as-tu trouvé ? » dis-je moi-même, pour faire diversion à ma surprise.

Fort gêné, il eut un geste évasif :

— « Là-bas, par terre. »

Je n'insistai pas.

C'était un Bréviaire, qu'il me rendait spontanément, — dix ans, mois pour mois, après le meurtre des PP. Rouvière et LeRoux, — un Bréviaire, dont la couverture et bon nombre de pages étaient disparues et qui portait de nombreuses traces de griffonnages ; mais, pour moi, c'est une précieuse relique et comme une transmission d'héritage apostolique.

Mais pourquoi l'a-t-il gardé si longtemps et y a-t-il fait ces griffonnages ? — Je crois pouvoir répondre, sans erreur, que c'est dans un but de sorcellerie. Ces pauvres gens, en effet, croient au démon ou, du moins, à ses interventions malfaisantes, beaucoup plus que moi ; aussi, pour le conjurer, sont-ils tous plus ou moins sorciers. S'ils croient encore à la magie, à un degré inimaginable, à plus forte raison y croyaient-ils, il y a dix ans, alors qu'ils n'avaient presque pas vu de Blancs. Aussi ces Blancs, ces prêtres, qui parlaient en regardant dans un livre et qui faisaient sur le papier des signes compris d'eux seuls, incompréhensibles pour les Esquimaux, devaient être des sorciers d'essence supérieure. L'Esquimau — qui, dans le pillage qui suivit le meurtre, s'était adjugé un Bréviaire, le livre par excellence de la sorcellerie des Blancs — devait, sans doute, devenir puissant, au dire de ses compatriotes.

Qu'il se soit servi de ce Bréviaire dans ce but, je n'en

ai aucun doute ; que le résultat ait été ce qu'il en attendait, il ne me l'a point dit. Ce que je peux dire, c'est que le meurtre des Missionnaires semble lui peser, maintenant, — comme, d'ailleurs, à ses compatriotes. Jusqu'ici, en effet, personne ne me disait mot sur les chères victimes ; pas un seul, même les catholiques, n'en parlait. Ils semblaient ignorer ou faire la conspiration du silence ; mais voici que, cette année, ils sont tous comme poussés à parler d'eux-mêmes.

Komick, le silencieux — qui m'a invité, souvent depuis, à sa table (de préférence, lorsqu'il est seul ou à peu près) — a abordé la question plusieurs fois, mais il est ému :

— « *Ilogor* », dit-il, « était bon : il me prêtait son fusil, il me donnait des balles, etc... J'ai aidé *Kroléarvik* à bâtir sa maison, etc... »

Au lendemain d'une séance de sorcellerie, je saisis ce propos d'une vieille : — « Komick a été impuissant, cette nuit, contre le gros chien noir, parce qu'on a fait souffrir Ilogor. »

Beaucoup d'autres me parlent aussi des victimes, mais surtout du P. LeRoux ; ils semblent l'avoir aimé et regretter sa mort. Ils me demandent, souvent, si je l'ai connu.

Un soir, une dizaine d'entre eux, réunis dans ma tente, commencèrent d'eux-mêmes à parler du meurtre et racontèrent comment l'un avait été frappé à coups de couteau, l'autre à coups de fusil. Ils dirent aussi qu'on leur avait coupé les pieds et les mains, pour les empêcher de ressusciter. Chacun apportait son détail. Puis ils me donnèrent un conseil : — « Tous les Esquimaux qui sont ici », dirent-ils, « sont bons ; mais, si tu dépasses Imaernik, le Lac Rouvière, où les Pères avaient une maison, au milieu du *Barren Land*, tu trouveras des mauvais Esquimaux qui te tueront aussi. »

Suivirent quelques noms de ces mauvais Esquimaux...

Je leur fis alors, moi-même, un petit discours :

— « Je parlerai, à vous autres d'abord, de Jésus-Christ ; puis j'irai parler de Lui aux Esquimaux de la mer. Même s'ils me tuent, comme vous avez tué *Kro-*

Iéarvik et *Ilogor*, je veux y aller, parce que je veux qu'ils deviennent bons... »

— « Mais, si on te tue à coups de couteau ? »

— « *Takiounin*, peu importe ! Sur toute la terre, beaucoup ont été tués ainsi ; et, après moi, il viendra encore d'autres prêtres qui diront la même chose que moi. »

Ils parurent surpris et ne comprendre guère la raison de cette persistance.

* * *

Cependant, il semble que la foi commence à entrer dans leurs cœurs. Je ne les force point ; car les Esquimaux, comme beaucoup d'autres, ont tendance à aller à gauche, lorsqu'on les guide à droite, et à reculer, lorsqu'on les pousse à avancer. En les laissant à leur propre décision, il y a des chances de les voir aller dans la bonne voie. Ainsi, souvent, je leur dis :

— « Quant à moi, je parle ainsi et ne mens pas : si les Esquimaux m'écoutent, je serai content, mais, s'ils ne m'écoutent pas et qu'ils aiment mieux être mauvais, ils iront au lieu du malheur. Libre à eux !... »

Tous les soirs, au chapelet, et, le matin, à la Messe, j'ai une assistance moyenne de dix à quinze adultes ; il y a bien des prêtres, dans nos pays catholiques, qui ne sont pas aussi favorisés.

La plupart des païens font, maintenant, le signe de la croix. Il n'y a que deux ou trois exceptions : le grand sorcier du camp — qui, cependant, assiste parfois à la Messe et au chapelet — ne se signe pas, et deux autres vieux font comme lui. Komick — qui n'a encore jamais assisté, ici, ni à la Messe ni au chapelet — s'est mis, de lui-même, depuis une semaine, à faire le signe de la croix.

Le *Benedicite* et les *Grâces* : voilà une prière que ce peuple de mangeurs apprécie hautement. Lorsque je suis invité dans une tente, le maître païen me dira, souvent, au commencement du repas : *Teukke* (mot d'argot,

qu'on peut traduire par : Vas-y, dis la prière) et, à la fin : *Tayma* (C'est assez, dis la prière).

Il a bien fallu quelques explications ; mais ils ont saisi assez vite :

— « C'est pour demander à ATANER la nourriture dont nous avons besoin et pour Le remercier ensuite. Si vous mangez des caribous ou des poissons, ce sont les caribous et les poissons d'ATANER. »

Surprise !...

— « Nous mangeons les caribous et les poissons d'ATANER ? »

— « Certainement : ATANER a fait la terre, les caribous, les poissons et le reste. Ce que vous mangez, c'est lui qui le donne. »

— « Mais nous tuons les caribous. »

— « Pour sûr, mais c'est ATANER qui vous les amène, ATANER qui les nourrit, ATANER qui commande à la pluie et au soleil, qui fait pousser la mousse et le lichen, dont se nourrissent les caribous. »

Tout cela, c'est du nouveau pour ces âmes frustes. J'ajoute encore un trait, sûr d'être confirmé dans mon dire par un ou deux d'entre eux, qui ont vu chevaux, bœufs et charrues, bien loin, au pays des Blancs, vers le soleil, et qui sont toujours fiers de le dire :

— « Ici », dis-je, « la terre est froide, et il y a trop de rochers : on ne la travaille pas. Mais, là-bas, au pays des Blancs, il fait chaud, il y a beaucoup de terre et peu de rochers : aussi les hommes travaillent la terre. Ils attellent leurs grands chiens (les chevaux) sur les grands couteaux (grattoirs) : les grands chiens tirent, et ils écorchent la terre. Ensuite, les hommes jettent des graines ; puis pousse une sorte de grand foin, ce grand foin donne de la graine, les Blancs travaillent cette graine et en font le *moukpayar*, que vous leur achetez. Eh bien, ce *moukpayar*, c'est ATANER qui l'a donné, puisque c'est Lui qui a commandé, en temps voulu, à la pluie et au soleil pour faire pousser et mûrir le grand foin. Quand vous Lui dites merci, *Ataner* est content. »

Si c'est ATANER qui donne le *moukpayar*, il doit être

bon ; car, eux, ils apprécient le *moukpayar* comme une friandise. Parfois, ils le pétrissent, et ils invitent tout le camp à un festin de pain sec — qu'ils dégustent avec autant d'appétit et de plaisir que d'autres, ailleurs, auraient à manger un gigot ou à vider une bouteille de vin...

Une autre chose, qu'ils admettent encore assez facilement, c'est qu'il faut garder un jour sur sept pour Ataner ; ils l'appellent « le jour où on ne travaille pas ».

Ce jour-là, l'assistance à la Messe et aux prières est plus que doublée ; cependant, les cérémonies diffèrent peu des jours ordinaires, — la seule différence est que je chante à la Messe. Il n'y a ni *Kyrie*, ni *Gloria*, ni *Credo* ; ce n'est pas liturgique, mais le Seigneur doit m'excuser.

« Le jour où on ne travaille pas », mes Esquimaux ne sont pas absolument inactifs ; ils travaillent moins ou changent leurs occupations. Jusqu'ici, je n'insiste pas trop sur ce sujet, parce que je ne pourrais tenir les 70 Esquimaux dans ma tente, toute la journée, et aussi parce que, somme toute, une certaine occupation est préférable à l'oisiveté des tentes.

Lorsqu'ils sont seuls, il n'est pas rare qu'ils se trompent de jour pour le dimanche ; la faute en est à leurs notions de calcul rudimentaires. Ils comptent, facilement, jusqu'à 5, ils ont encore un nom pour 6, mais, au delà, le mot *amioumik* complète leur arithmétique (*amioumik* signifie beaucoup.)

Cependant, les plus avancés comptent jusqu'à 5 et disent : Une main, puis encore jusqu'à 5, — 2 mains, encore 5, — un pied, et ainsi de suite, — 2 mains et 2 pieds égalent 1 homme ou 20, — 2 hommes complets égalent 40, — 2 hommes et 1 main égalent 45, etc. Mais ce sont les savants qui vont jusque-là ; dans la pratique ordinaire, on s'arrête bien avant.

* * *

L'instruction de ces gens se fait, surtout, par les images du catéchisme de la Bonne Presse et celui du

P. LACOMBE. Ils ne se rassasient pas de regarder les images ; mais les leçons sont fatigantes pour l'instructeur, car elles se font individuellement. Ils viennent quelquefois deux mais rarement trois ensemble, et ils veulent voir tout le livre d'un coup. Ceux-là partis, un autre individu viendra, et il faudra recommencer tout au long.

Mes jours se passent ainsi, absorbés par une petite poignée d'indigènes — à qui il faut répéter 101 fois les mêmes choses, avant qu'ils n'en retiennent quelques bribes.

Ils commencent, cependant, à se familiariser avec les principaux points du dogme et de la morale ; la pratique, qui laisse encore à désirer mieux, viendra plus tard...

L'an dernier, un individu était venu me voir à la Mission. Je lui fis un peu de catéchisme. Il semblait s'y intéresser. Mais, en me quittant, il me dit :

« Je m'en vais voler chez le marchand blanc. »

Naturellement, peu fier du résultat de mon instruction, j'essayai de le dissuader. Rien n'y fit. Il me répondait, toujours, avec détermination :

— « Je vais voler. »

Et, sur ce, il partit.

Cette année, j'ai encore rencontré le même individu. Un jour, de lui-même, il me dit :

— « L'année dernière, je t'ai dit que je voulais voler chez le Blanc : je voulais lui prendre un sac de plomb et des cartouches, parce que lui aussi, quand il en a une chance, il nous vole. En route, je me suis rappelé que le P. FRAPSAUCE me disait aussi de ne pas voler ; et alors, je n'ai pas volé. »

N'est-ce pas une preuve évidente que, même dans le désert, nos paroles ont chance d'être recueillies ?...

Encore une anecdote sur la justice, telle que comprise en pays esquimau.

Dernièrement, un Esquimau m'avait invité à manger un morceau de gras. Entre deux bouchées, il se mit à me raconter ses prouesses :

— « Lorsque Hinisiak et Oluka », dit-il, « tuèrent *Kro-*

léarvik et *Ilogor*, je n'étais pas dans le camp. Lorsque je revins, le soir, je vis Hinisiak, et il dit ce qu'il avait fait. Je n'avais pas de couteau ; cependant, avec mes mains nues, je sautai sur lui et lui dis : *Tu es mauvais, tu as tué les Blancs, qui étaient bons ; aussi je prends la carabine et les cartouches que tu leur as volées.* »

Et, tout fier, il ajoute :

— « Il n'y avait pas de police, dans ce temps-là, par ici : j'ai remplacé le policier. Et j'ai fait cela avec mes mains nues, sans couteau. Hinisiak, alors, s'est mis à pleurer. »

Comme paiement, sans doute, il garda la carabine et utilisa les cartouches.

* * *

Durant ce mois d'octobre, j'ai fait deux baptêmes qui eussent pu me coûter cher ; actuellement, je suis rentré en grâce, et je ne recueille que des mercis, — en attendant la prochaine explosion.

Je ne suis ni plus ni moins crédule que d'autres ; mais il me semble que le « Vieux Gris » a bien montré le bout des oreilles, en ces circonstances. Je vais vous raconter les faits, Monseigneur, parce que je dois vous mettre au courant des difficultés que je rencontre — et que d'autres rencontreront, lorsque je serai disparu. Il eût été bien étonnant que le « Vieux Gris » m'eût laissé travailler sur son terrain, sans réclamer ; il ne change pas de politique et varie peu ses moyens, en pays infidèle.

Au commencement d'octobre, je retournai à la Mission, pour renouveler ma provision de vin. Lorsque je revins, je trouvai deux enfants, dont l'un s'était cassé le pied et l'autre s'était brisé la cuisse, en mon absence. Que le « Vieux Gris » soit l'auteur de ces accidents, je ne l'affirmerai pas, bien qu'il n'y ait peut-être pas été étranger.

Huit jours après, le dimanche dans l'octave du Rosaire, j'eus une assistance peu nombreuse à la Messe. Je m'en demandais la raison, lorsque, en remettant les ornements

en place, j'entendis derrière moi des chuchotements, et quelqu'un vint me dire :

— « Il y a deux Esquimaux bien malades dans le camp ; ils sont tombés, subitement, cette nuit. Koheha, souffre dans le dos, comme si on lui donnait des coups de couteau, et il est bien malade. Mais sa sœur Haugar l'est beaucoup plus que lui : elle ne parle pas, elle n'entend pas, elle est comme un chien. »

De ces brèves informations je conclus que Hoheha souffrait, peut-être, d'un refroidissement et Haugar d'une attaque de paralysie.

J'allai, d'abord, voir la vieille : c'était plus pressant.

Haugar était, peut-être, la plus âgée du camp et pouvait avoir 65 ans, environ. Je l'avais vue, pour la première fois, six semaines auparavant. Je crois qu'elle était venue, deux fois, à mon catéchisme, pour voir les images, mais elle n'écoutait pas les explications et voulait parler plus que moi. C'était une de ces vieilles qu'on désespère d'instruire mais dont on guette la dernière heure pour risquer un baptême.

Je trouvai la tente pleine de païens. La vieille y était assise, sans mouvement et sans parole, roulant des yeux fous sur toute l'assemblée. Une relique de la Bse Thérèse de l'Enfant-Jésus dissimulée dans le creux de ma main, je saisis le poignet de la vieille. En même temps, je suppliai intérieurement la Bienheureuse de lui rendre assez de sens et de parole pour demander le Baptême. Puis, usant des pouvoirs que tout prêtre possède, je commandai au démon de s'éloigner de cette âme et de ce corps.

Bientôt, elle commença à articuler quelques mots, toujours les mêmes, tandis que ses gestes devinrent très expressifs :

— « *Ouvangna taavangna* (Moi là-haut) !... », puis, avec angoisse : « *Kapienartone* (Le lieu du malheur, l'enfer) !... », puis, avec découragement : « *Ayounarman* (Pas capable) !...

Elle répéta ces mots, plusieurs fois, puis désigna, successivement, plusieurs des païens présents, disant, chaque fois : « *Taavangna* (Là-haut) !... »

Sur ces entrefaites, arriva la bonne Kuniak. Je la priai de demander à la vieille si elle voulait être baptisée. Kuniak y mit tout son cœur et toute son intelligence. Et, aussitôt, commença un dialogue, moitié par gestes, moitié par paroles. A la fin, Kuniak me dit :

— « *Hihigor* (Elle dit oui)... »

Je procédai, alors, aux cérémonies du Baptême. Lorsque j'eus fini, la vieille redevient tranquille et recouvra assez de voix pour me remercier et adresser la parole aux assistants.

Je la revis, le soir. Elle parlait correctement ; elle me remercia et me dit qu'elle avait, seulement, besoin de dormir.

Le lendemain, elle était complètement rétablie et parlait comme une pie borgne, ne cessant de me remercier...

Le jour suivant, Komick revint d'un tour de chasse. Il était accompagné d'un autre grand sorcier, que je n'avait jamais vu mais dont m'avait parlé un païen :

— « Celui-là », m'avait-il dit, « l'été dernier, a ouvert le ventre de mon bébé et en a arraché le diable, pour une boîte de cartouches. Il l'a recousu, ensuite, avec une aiguille carrée ; depuis, mon bébé n'a pas été malade. Il fait beaucoup d'autres choses, — par exemple, on peut lui tirer des coups de carabine, à bout portant, et il n'en ressent aucun mal. »

— « S'il fait des choses pareilles », dis-je, « il est aidé par le diable. Le diable travaille ainsi, quelquefois, pour perdre les âmes ensuite. »

Moins d'une demi-heure après son arrivée, M. le Sorcier savait ce que je pensais et disais de son art. Il vint à moi, sans tarder, et me dit, gouailleur :

— « Ton œil est mauvais, parce que j'arrache le diable du ventre de ceux qui sont malades. »

Je lui répétai, sans sourciller, ce que j'avais dit à l'autre ; et il s'éloigna, l'air incrédule, méprisant et provocateur.

C'est un type bien différent des autres Esquimaux : figure allongée, joues plates, yeux en amandes très nar-

quois, nez assez long, membres grêles, et allure générale beaucoup plus souple et dégagée que celle de ses compatriotes. On le prendrait pour un Cris, autant que je puis en juger.

Peu après, on vint me dire que la vieille se trouvait beaucoup plus mal. Je trouvai encore la tente remplie de païens et la vieille assise, — mais, cette fois, elle n'était pas muette. Furieuse,elle apostrophait tout le monde et se démenait sur son séant. Lorsqu'elle me vit, elle dit avec force :

— « Mon nom ! Dis mon nom ! Tu n'es pas capable... »

C'était un peu le tableau classique des possessions du moyen âge ; mais, si le démon était là, je n'étais pas d'humeur à causer avec lui.

Je lui commande encore, intérieurement, de s'éloigner. La vieille s'apaise : elle voit encore, dit-elle, le chien du diable qui veut la prendre, mais il n'approche plus.

J'attachai, alors, à son habit une médaille de Saint Benoît ; personne n'en connaissait la nature, et même très peu savent ce qu'est une médaille, car je n'en donne pas, de peur d'augmenter leurs superstitions, tant qu'ils ne savent pas mieux. Mais, aussitôt, la vieille de s'écrier :

— « Il est parti !... Blanc, merci !... Il n'a fait qu'essayer. Maintenant, il est parti. Merci !... »

Et elle revint à son sens normal.

Le lendemain soir, quelques heures après le coucher du soleil, commencèrent des séances animées de magie, dans une tente. Tout le camp y assista, excepté mes catholiques et quelques païens. Extérieurement, je restai avec mes gens, parlant, riant et expliquant le catéchisme. Mais, de nouveau, intérieurement, je fis des défenses réitérées au démon.

Vers 9 heures, j'allai me coucher. Les sorciers changèrent de tente et reprirent leurs séances. Ils changèrent ainsi de tente, au moins trois fois, durant la nuit. Tout pécheur que je suis, je renouvelai mes défenses au démon, avant de m'endormir.

Le lendemain, au réveil, un païen me fit un signe et me dit que la vieille était mourante. Cette fois, lorsque je m'approchai, elle me cria :

— « Sors d'ici ! Tu n'es pas capable... Je suis malheureuse ! »

Je lui présentai le crucifix. Elle le repoussa. Cependant, je pus lui appliquer sur le front une relique de la Bse Thérèse. Elle parut s'apaiser, un peu, mais continua à divaguer, sur un ton tranquille. Elle demanda à une femme de l'habiller, et elle désigna les vêtements qu'elle voulait. Je sortis, alors, et je célébrai ma Messe, la recommandant au *memento*.

La Messe finie, personne ne me disant rien, je pris mon déjeuner et récitai mes Petites Heures ; puis je me rendis à la tente de la vieille. Les païens en sortaient, la vieille était morte et déjà cousue dans des peaux de cariboux !

L'ont-ils achevée ? Est-elle morte dans le désespoir ou confirmée en grâce ? Autant de questions auxquelles je ne pourrais répondre. Je m'approchai du cadavre et lui donnai secrètement l'absolution sous condition...

La situation devenait très grave pour moi, avec leurs idées reçues sur la mort et les maladies. Mon sacrifice était fait et j'y fis face, avec calme et sérénité, sachant que le moindre signe d'hésitation, de crainte ou de colère était suffisant pour me perdre.

Les païens me dirent :

— « Tu l'as baptisée : elle a fait une mauvaise mort, elle est malheureuse ! »

Et les yeux et les gestes m'accusaient, — écho, peut-être, des séances de magie. Celles-ci, paraît-il, n'avaient pas réussi, et ils ne s'en expliquaient pas la cause. Quant à moi, d'accusé je me fis accusateur, et je leur dis, d'un ton tranquille :

— « Oui, je l'ai baptisée. Et vous l'avez vue, après son baptême ; elle s'est mise à parler, et est devenue calme. Maintenant, si elle a fait une mauvaise mort, c'est sa faute et la vôtre : vous avez fait de la magie, et la magie

est impuissante. Je ne mens pas ; et ce que je dis, je le dirai, même si vous me tuez. *Kroléarvik* et *Ilogor* parlaient ainsi : vous les avez tués. Vous pouvez me tuer aussi, mais je ne dirai pas autrement. Lorsque vous faites de la magie, c'est le démon qui vous aide ; et il ment, pour prendre vos âmes. »

Un peu calmée, la tempête couva, toute la journée ; on chuchotait. Quelques-uns me demandèrent si j'allais partir ; je riais avec eux, comme de coutume.

Cependant, ceux qui ne m'avaient pas entendu m'invitèrent dans leur tente et s'ingénièrent à me faire répéter ce que j'avais dit. Le grand sorcier se montra obséquieux et me fit présent d'un gros morceau de viande fraîche. Mais il m'observait et essaya, plusieurs fois, de m'intimider, prenant tout à coup des airs inspirés ou courroucés, — « Que veux-tu ? Que dis-tu ? », — lorsque je ne disais rien. Il est légèrement ventriloque, et je crois qu'il en abuse avec les Esquimaux. Je me contentais de rire, lorsqu'il s'adressait ainsi à moi et, finalement, il faisait de même.

Le même monsieur affecta, pendant plusieurs jours, de porter son habit maculé de sang, avec deux mains sanglantes bien imprimées sur le dos et deux autres sur la poitrine...

Le soir, vers 5 heures, les séances de magie recommencèrent, bruyamment, mais s'arrêtèrent, subitement, vers 7 heures ; et la plupart de ceux qui y avaient assisté vinrent au chapelet.

Le lendemain, j'entendais chuchoter : « *Ayounarman* (pas capable). » Il semblait, alors, que j'étais remonté dans leur estime ; et le grand sorcier me dit que personne autre n'était coupable de la mort de la vieille qu'un Esquimau, mort depuis longtemps. Il sauvait ma responsabilité et... la sienne.

En signe de deuil, une abstinence de travail à la hache et à l'aiguille fut prescrite, pour trois jours, sous peine de se briser bras et jambes.

Lorsqu'on me communiqua cette décision, je ris et dis que travailler ou ne pas travailler, dans le cas, était

chose en soi indifférente et que, si quelqu'un violait la règle, la vieille ne viendrait pas se venger.

Cependant, moi-même je m'abstins de travailler à la hache : c'eût été provocation pure et inutile, car, n'ayant pas de poêle à entretenir, je n'ai jamais à bûcher de bois.

Apparemment, ils me surent gré de n'avoir pas heurté, trop violemment, leurs idées ; ils me firent, seulement, répéter ma déclaration de tente en tente. Après tout, je ne suis pas sûr qu'eux-mêmes n'ont pas enfreint la prescription, par inadvertance ou autrement...

Dans tous ces troubles, je dois dire que Naditt et Kuniak ont tenu ferme de leur bord, mais sans provocation.

Un soir, j'ai craint qu'eux-mêmes ne se laissassent aller. Il y avait, alors, un homme malade dans leur tente, — un païen fort attaché à ses pratiques. Or, peu de temps après que je fus couché, j'entendis les intonations du sorcier. Cela me fit quelque peine ; mais, bientôt, la bonne Kuniak partit d'un gros éclat de rire communicatif, et tout s'arrêta là.

Le malade s'est mis, depuis, au régime du signe de la croix et à la prière. Ce pauvre homme, la première fois que je lui avais montré le catéchisme, riait et faisait l'homme qui comprend tout de travers. Kuniak le rabroua d'un mot : « Les chiens ne prient pas. »

* * *

D'après les idées reçues par les Esquimaux, le démon ou les mauvais ancêtres, ses serviteurs, sont non seulement la cause mais les agents immédiats de tous leurs maux, petits et grands. Ont-ils un rhumatisme dans les jambes ou dans les bras, ou souffrent-ils dans quelque autre partie du corps : c'est toujours, d'après eux, l'un de ces êtres malfaisants qui est venu se loger dans le membre malade.

Alors, les sorciers se mettent en branle, pour découvrir le coupable et le faire sortir. Ordinairement, une seule séance n'est pas suffisante. A la première réunion, ils

travaillent ferme, cependant, si on en juge par le bruit ; puis, tous les assistants — hommes, femmes et enfants — s'en vont rêver sur le sujet. A la seconde séance, ils rendent compte de leur rêve ; et les choses les plus absurdes, dites par un enfant, seront, peut-être, pour eux, la révélation du ciel.

Quelle belle chance contre les indésirables ! N'auraient-ils point induit le démon ou les ancêtres à venir causer ce mal ? Le danger n'est que trop évident.

Une autre conclusion. Le Blanc, qui donne une médecine, est un sorcier : réussit-il, on ne tarira pas en mercis, mais, s'il échoue, on lui dira bien son fait aussi...

Mercis et reproches me sont arrivés ainsi, à propos de Koheha. Koheha, tombé malade (en même temps que sa sœur Haugar), souffrait d'une pleurésie, — comme le développement du mal l'a prouvé.

Le premier jour, il souffrait dans le dos. Je lui appliquai deux cataplasmes Rigollo et une bonne dose de capsuline, — le meilleur remède, à mon avis, dans le cas présent, car, une fois appliqué, il produit tout son effet.

Le lendemain, il ne souffrait plus dans le dos, mais beaucoup dans la poitrine et le flanc gauche. Je lui administrai encore trois Rigollos. Mais il refusa, absolument, la capsuline, parce que le sorcier avait dit que c'était la graisse du diable et qu'elle le rendrait plus malade.

Le jour suivant, je baissai encore dans son estime ; et il refusa tout.

Le jour qui suivit la mort de sa sœur, j'allai prendre de ses nouvelles. Une sorcière, m'apercevant du fond de la tente, me cria :

— « Sors d'ici ! C'est toi qui le rends malade. Sors d'ici ! »

Je n'en fis rien ; mais je dis, tranquillement :

— « Je ne rends pas les gens malades ; c'est, plutôt, vous autres, avec vos séances. »

Puis je m'approchai de Koheha, lui rappelai le temps où il était allé au pays des Blancs, les Pères qu'il avait vus et aimés, et je lui dis que moi aussi je souhaitais sa

guérison. Il fut poli, mais m'avertit qu'il voulait dormir ; et je me retirai.

Je n'étais pas trop pressé de retourner. Cependant, le lendemain, j'y allai encore. Changement de réception : sa femme m'invita à rester, le plus longtemps possible, près de lui, parce que ses souffrances diminuaient en ma présence, tandis qu'elles augmentaient en mon absence ou lorsque le sorcier venait.

Je passai avec lui la plus grande partie du jour : il pouvait dormir et ne se plaignait pas trop. Je fis de même, les jours suivants.

Une fois, le sorcier se présenta, prétendant qu'il allait attacher le diable par le cou et le briser contre une souche. Koheha le renvoya, en se moquant de lui.

Il reprit du mieux ; et j'avais quelque espoir pour lui, lorsque les Esquimaux, par superstition ou par raison hygiénique, décidèrent de transporter leur camp à 1.400 ou 1.500 mètres plus loin, de l'autre côté de la rivière.

Le malade, porté sur une civière improvisée, subit des heurts douloureux. Arrivé de l'autre bord, il fut déposé sur la neige, en attendant que les tentes fussent montées. Le mal redoubla ; et il eut une nuit pénible. Le lendemain, quand je passai près de lui, il ne se plaignit pas trop, mais je le surveillai de près. Je m'étais assuré qu'en cas de danger il accepterait le baptême ; mais, peu encouragé par l'exemple de sa sœur, je ne me pressais pas de le lui conférer.

Sur le soir, tout à coup, il s'écrasa entre mes mains. Vite, je saisis un peu d'eau et, malgré sa femme, je le baptisai. Il reprit un peu ses sens, et je lui dis ce que j'avais fait. Il acceptait. J'allai chercher les saintes huiles, pour suppléer aux cérémonies du Baptême. Les voisins accourus, et M. le sorcier tout le premier, voulaient s'y opposer. Koheha, revenu à lui, déclara qu'il voulait être baptisé ; et il répondit aux questions du Baptême.

Il déclara, ensuite, avoir ressenti comme un violent coup de hache dans le côté, — ce qui l'avait fait défaillir. Le sorcier, sûr de lui : — « C'est le diable ! » dit-il.

Et, aussitôt, il sortit avec les autres, pour tirer des

coups de fusil sur le coupable ; puis il commença une séance effrénée, dans une tente voisine. L'oracle devait être prêt, car il commença, aussitôt, à parler vite, fort et beaucoup. Je ne pouvais pas suivre tout ce qui se disait, mais mon nom revint à plusieurs reprises. Une fois, une voix interrompit la parlotte :

— « Peu importe, il l'a baptisé... »

Au bout d'une heure, je ne sais trop pourquoi, tout s'arrêta, et les assistants se dispersèrent. Depuis, ils me manifestent beaucoup plus de respect et plus de foi ; et je n'ai guère plus entendu parler de séances de magie, — elles se font, maintenant, en particulier et sans bruit. C'est depuis ce temps-là, surtout, que les réfractaires se sont mis au signe de la croix.

Quant à Koheha, les cérémonies achevées, je restai longtemps encore près de lui : il finit par s'endormir doucement. Il passa une très bonne nuit. Le lendemain, il ne se plaignit pas. Le jour suivant, il se leva un peu, dans sa tente, avec mon aide. Depuis, il marche un peu dehors, tous les jours, sur deux bâtons. Il semble que le mal se soit porté dans les genoux. Guérira-t-il, définitivement, ou ira-t-il, bientôt, vers l'Unique Nécessaire ?

Dans l'une et l'autre hypothèse, je demande au Seigneur que son exemple soit une prédication...

Daignez agréer, Monseigneur, l'assurance de mon entier et filial dévouement en Notre-Seigneur et MARIE Immaculée.

Pierre FALAIZE, *O. M. I.*

III. — Au Pays des « Mangeurs de Caribous » [1].

Monseigneur et bien-aimé Père, — Je reviens d'un voyage au pays des « Mangeurs de Caribous », situé à

(1) Lettre (18 février 1924) du R. P. Alphonse MANSOZ, Directeur de la Mission de Fort Smith, à S. G. Mgr Gabriel BREYNAT, Vicaire apostolique du Mackenzie (actuellement en France).